

ESPAGNOL

COMMENTAIRE DE TEXTE ET TRADUCTION TOTALE OU PARTIELLE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Le texte proposé pour cette session 2016 du concours était un extrait du roman *¿Por qué prohibieron el circo?*, de l'écrivain argentin Mempo Giardinelli. Né en 1947, originaire de la province du Chaco, dans le nord de l'Argentine, Giardinelli appartient à la génération du post-boom, et bien que plusieurs de ses romans aient été traduits en français, il n'est pas aussi connu dans notre pays que d'autres auteurs argentins de sa génération. Il est pourtant un « classique » de la littérature argentine contemporaine, et ses romans sont enseignés dans les lycées argentins, ainsi que dans quelques programmes de l'Université en France. Journaliste de profession, il a toujours eu la vocation de l'écriture et la passion de la littérature. Engagé dans le syndicalisme dans les années soixante et soixante-dix, il a été poursuivi pour des raisons politiques et a dû s'exiler au Mexique après le coup d'Etat de 1976. C'est au Mexique qu'il a écrit une bonne partie de son œuvre et qu'il a atteint la notoriété, notamment grâce à son roman le plus célèbre, *Luna caliente* (1983), qui a gagné le Prix National de littérature au Mexique.

Écrit dans les années 70, avant l'arrivée de la dictature au pouvoir, le roman raconte l'histoire de Toño Oroño, un instituteur muté dans un village perdu au fin fond de la province du Chaco. Le village semble paisible, les hiérarchies clairement établies et les habitants plutôt sympathiques. Mais derrière ces apparences trompeuses, Toño découvre peu à peu une réalité d'isolement, de violence, d'injustice et d'autoritarisme digne des temps coloniaux.

C'est ce que raconte la scène qui est décrite dans l'extrait : invité à déjeuner par le maire du village, qui désire faire sa connaissance et lui souhaiter la bienvenue, Toño observe et commence à percevoir, derrière la cordialité apparente de cet homme et ses discours pompeux, les contours d'un partisan de l'autorité, défenseur d'un ordre archaïque où le pouvoir se transmet par décision de quelques-uns, sans aucune consultation démocratique. Le village vit en réalité dans l'isolement le plus complet, en marge de la société démocratique argentine et à l'écart des progrès sociaux. Rappelons qu'en 1973 le général Perón, de retour d'un long exil, est réélu président, et qu'entre 1973 et 1976, en dépit du conflit de plus en plus violent au sein du péronisme entre un courant de gauche et un autre conservateur, l'Argentine est bien une *démocratie*. D'autre part, le péronisme, en dépit de traits autoritaires, a permis de nombreuses avancées sociales dès les années 40. Le village que découvre le personnage principal est donc totalement anachronique, autonome dans son fonctionnement. Des sociétés d'exploitation forestière et des planteurs de coton y ont établi leur pouvoir. Le maire, non pas élu mais nommé par les plus riches, garantit l'immobilisme et l'impossibilité de tout progrès social, afin de garantir les intérêts des possédants et exploitants. Ainsi s'expliquent les questions que Toño, étonné, pose à la fin du passage, mettant ainsi en évidence l'absence de partis politiques et la passivité de la population maintenue dans l'ignorance de ce qui se passe ailleurs.

Une lecture plus générale est possible, permettant de voir dans ce village un cas représentatif de l'Amérique latine tout entière, où des forces conservatrices coloniales et post-coloniales ont empêché (et c'est encore le cas parfois encore) de nombreuses régions d'accéder à davantage de démocratie et de progrès social. Le nom même du village, *Colonia perdida* – la colonie perdue –, formule cet isolement et cet anachronisme, comme si un territoire entier du pays demeurait ancré dans une autre époque.

Quelques données statistiques donnent une idée du profil de l'épreuve de cette année. Le jury a corrigé 636 copies (contre 627 en 2015). Étant donné la grande hétérogénéité des commentaires, il a exploité toute l'échelle des notes, de 0/20 à 20/20, avec une moyenne générale de 10,01/20 et un écart type de 4,39. Le profil reste assez similaire à celui des années précédentes : une très grande variété dans le niveau des prestations, allant du plus faible à l'excellence. Le texte a le plus souvent inspiré les candidats de toutes les séries, donnant lieu à des approches variées, à la fois littéraires, historiques, sociales, et à des réflexions fines et pertinentes. Le jury n'a pas hésité à accorder la note maximale à des copies qui satisfaisaient aux critères de compétence requis en matière de correction de la langue, d'aisance dans la rédaction, et bien entendu de compréhension globale et d'analyse du texte.

Commentaire

Méthodologie du commentaire

Au risque de se répéter, le jury insistera, cette année encore, sur la nécessité de bien analyser les informations paratextuelles ainsi que la structure narrative du passage. Date de *publication* (et non d'*écriture*), âge de l'auteur, type de narrateur, époque des faits relatés. La date indiquée après le titre du roman, 1976, correspond à celle de la première édition du roman, et non à son écriture, qu'il s'avère parfois difficile d'assigner à une séquence temporelle précise (elle peut s'étendre sur de nombreuses années, et un roman peut être réécrit plusieurs fois). Beaucoup de candidats ont estimé un peu trop précipitamment que le texte avait été *écrit* en 1976, ce qui, à l'occasion, donna lieu à une surinterprétation du texte, alors qu'une juste prudence était de mise.

Un grand nombre de candidats –et c'est un point positif– savent qu'un coup d'Etat militaire eut lieu en 1976 en Argentine, mais ils en tirent des conclusions hâtives : le passage ferait nécessairement allusion à ce régime militaire instauré le 24 mars par une junte de généraux ; s'ensuit toute une série d'interprétations, qu'ils pensent confirmées par certains détails du texte (allusions à des militaires, absence de démocratie dans le village, etc.). Le jury met en garde contre ce manque de recul critique. Le texte, s'il est lu attentivement et rigoureusement, ne fait aucune allusion à la dictature militaire. Si l'on dispose, par ailleurs, de quelques connaissances élémentaires relatives à la dictature argentine, on se rappellera que la littérature était alors soumise à une censure extrême, que les militaires brûlèrent des tirages entiers de livres jugés « subversifs », et que la plus petite allusion politique ou le moindre écart par rapport à la norme morale du régime condamnait les auteurs au mieux à l'exil, au pire à la disparition et à la mort. La critique sociale et politique que livre Mempo Giardinelli dans son roman, et dont le passage retenu pour cette édition 2016 du concours est un bon exemple, devait écarter l'hypothèse d'un roman publié *après* l'arrivée des militaires au pouvoir. Un candidat perspicace comprenait qu'il ne pouvait s'agir d'un texte renvoyant à la dictature de 1976. Le personnage de Marcelino Grande, maire du village, présentait en revanche des traits proches de ceux des dictateurs latino-américains du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème}.

Il importe donc que les candidats fassent preuve de prudence et se gardent de toute précipitation dans leur interprétation. Il faut partir du texte et de sa cohérence interne, de ce qui est dit. Le lieu décrit est un lieu anachronique et autarcique : une « colonie perdue », à l'écart des grandes villes, où perdure un fonctionnement politique hérité d'un autre temps. Les questions mêmes de Toño laissent entendre la possibilité pratique –ailleurs qu'en ce village– d'un pluralisme politique et d'une opposition au pouvoir.

En l'absence de toute référence précise et de tout ancrage dans le temps, les candidats doivent donc faire preuve de discernement et de logique, et tirer le meilleur parti des indices du texte afin de l'inscrire correctement dans le temps historique.

La compréhension du texte –qui ne présentait pas de difficultés majeures– s'est parfois révélée très imparfaite. Les candidats ont à leur disposition un dictionnaire qui leur permet d'élucider les difficultés lexicales du texte. Il importe, toutefois, de l'utiliser à bon escient en ne s'arrêtant pas à la première acception donnée. S'agissant, par exemple, du terme « *intendente* », bien des candidats n'ont pas compris qu'il s'agissait simplement de l'équivalent du maire. Le texte lui-même était pourtant susceptible de l'établir, Giardinelli soulignant en effet l'importance politique du personnage de Marcelino Grande et, de façon allusive, la nature des relations entretenues avec les habitants du village... Tout indiquait qu'on n'était pas face à un simple intendant au sens économique du terme, mais à un personnage public disposant d'un fort pouvoir exécutif au niveau local. Il fallait tenir compte d'une des définitions données par le dictionnaire Clave : « En zonas del español meridional, gobernador o alcalde: *En este asunto medió el intendente municipal.* » Sans même savoir que dans les pays du Río de la Plata, le mot « *intendente* » est plus usité qu'« *alcalde* » (plus péninsulaire dans son emploi), le candidat était à même d'éviter toute erreur interprétative en s'appuyant sur son discernement. Comme il est dit plus loin, le jury a accepté que le terme en question soit traduit par « intendant ». Sur le plan de l'analyse, il attendait cependant des candidats qu'ils aient correctement compris la nature des fonctions exercées par celui-ci.

Un autre terme n'a pas toujours été bien compris, celui de « *maestro* » appliqué au personnage de Toño. Cette mécompréhension est moins acceptable encore que la première, étant donné les indices indiquant clairement la profession de celui-ci, notamment l'allusion à l'éducation des enfants dans le discours de bienvenue du maire. Le texte contient ses propres clés : c'est au candidat de savoir les trouver. Il est certain que se contenter d'une lecture superficielle et sans recul expose à nombre de confusions et de contresens.

Le texte n'exigeait pas de connaissances historiques approfondies sur l'histoire de l'Argentine, mais requérait toutefois un minimum de repères historiques afin d'éviter tout fourvoiement. Le jury a ainsi relevé de fréquentes confusions commises entre la dictature de Pinochet au Chili et celle de Videla en Argentine. Dans d'autres cas, certains candidats ont cru que 1976 correspondait à la fin de la dictature, ou que Perón en occupait le sommet. Le jury s'est montré indulgent. L'absence de toute contextualisation a été jugée sévèrement, et plus encore dans le cas de copies situant le récit au Pérou, ou encore dans l'Espace de la Transition démocratique !

Dans l'ensemble, le jury a constaté que la méthodologie du commentaire est globalement bien maîtrisée par les candidats. Il les en félicite, ayant notamment apprécié la variété des formules d'analyse (linéaire, composée ou mixte) et celle des aspects traités. Il importe toutefois de mettre en garde contre certains défauts et travers.

Un bon commentaire ne doit pas se contenter de commenter l'action ou les personnages. Le jury attend des candidats une analyse proprement dite. L'exercice ne consiste non plus en une explication du récit, mais en un déchiffrement approfondi de ses enjeux et de ses ressorts.

Les notions essentielles de narratologie ne sont pas toujours maîtrisées. Or tout élève de khâgne doit savoir user avec rigueur de ces outils d'analyse littéraire (récit hétéro- ou homodiégétique ; focalisations ; discours direct, indirect ou indirect libre). Le jury constate une maîtrise flottante et erratique de cette terminologie.

En voulant mettre en évidence le style ou le principe d'écriture du texte, certains candidats font aussi des erreurs d'appréciation ou commettent des exagérations, en parlant par exemple d'une « esthétique réaliste » alors que les enjeux du texte sont ailleurs. Ce n'est pas parce que le texte s'ouvre sur une description que l'on se situe automatiquement dans le réalisme à la manière des romanciers du XIX^{ème} siècle, lequel implique un effet d'objectivité et d'omniscience. Toute la scène est vue et racontée à travers le point de vue du personnage de Toño, et c'est sa vision de la réalité qui nous est offerte : une réalité non pas appréhendée dans sa globalité mais à travers certains détails attirant son attention.

Là encore, les candidats doivent se garder de toute surinterprétation des détails du texte et autre extrapolation. Certaines caractéristiques de la maison du maire, comme la couleur bleue ou la présence de l'oranger, ont ainsi donné lieu souvent à des interprétations emphatiques. Il était très exagéré d'y voir les signes d'un lieu paradisiaque, d'un Eden, d'un *locus amoenus*...

Le personnage de Marcelino Grande, maire du village, a en général inspiré de bonnes analyses, mais aussi des lectures superficielles ou lacunaires. La dimension caricaturale, qui était très présente, n'a pas toujours été perçue, ainsi que le procédé de l'hyperbole, omniprésent dans le texte. Tout cela participe de la critique sous-jacente contenue dans le récit, critique que beaucoup de candidats ont bien décelée lorsqu'elle était explicite (à travers les questions finales de Toño notamment), mais qu'il fallait également décrypter dans le reste du texte, dans la présentation du personnage du maire, dans son portrait physique, dans la nature creuse et cérémonieuse de son discours, dans sa monopolisation de l'espace de parole au cours du repas, etc.

Le jury a également observé une tendance très marquée des candidats à vouloir donner une dimension allégorique à cet édile, ou à concevoir le village comme une représentation abrégée des dictatures latino-américaines. Ces lectures – quoique certains éléments du texte puissent la fonder – tendaient trop souvent à gommer de nombreux autres aspects spécifiques de la réalité décrite : le fonctionnement particulier du pouvoir, son mode de transmission, la réalité effective de son exercice, le statut auquel est réduite la population, le poids oligarchique des notables, les inquiétudes et obsessions du maire... Tout cela devait être analysé avec précision avant d'en inférer des conclusions hâtives ou sommaires. Tomber dans l'allégorisme est une facilité qui permet de plaquer des analyses confortables et générales. De même il ne convenait pas de dire que le texte était une dénonciation de la dictature sans le démontrer en s'appuyant sur le texte lui-même.

Il n'est pas faux de voir en Marcelino Grande une figure de petit potentat local, mais encore faut-il analyser le fonctionnement spécifique de son pouvoir, caractérisé par l'ignorance et la naïveté, chose assez peu vue par les candidats. Le système habilement suggéré par le texte renvoie à un système plus colonial et paternaliste que dictatorial, où les habitants doivent obéir à un chef et se conformer à l'ordre établi, au risque d'être réduits à des « sauvages », comme le dit Jacinto Portal, mentor et prédécesseur de Marcelino Grande. Certains candidats ont très bien su voir ces aspects, en qualifiant par exemple Grande de « intendente inmaduro y profundamente ignorante », et en établissant un rapport entre ignorance politique et violence.

Il n'est pas rare – et le jury met en garde contre cette inclination – que certains candidats recourent à des références fort étrangères au texte, établissent des comparaisons saugrenues ou des rapprochements inopportuns avec des auteurs d'horizons et époques très éloignés : La Bruyère, Proust, Valle Inclán (à moins de renvoyer à *Tirano Banderas*, peut-être...), La Boétie... D'autres candidats ont tenté des rapprochements plus pertinents avec le village de Macondo du roman de García Márquez *Cien años de soledad*, ou avec des romans intéressant la figure du dictateur en Amérique latine. Mais pourquoi convoquer *Le rouge et le noir* de Stendhal au seul prétexte que Julien Sorel serait percepteur au même titre que Toño ? Les candidats doivent faire preuve d'à-propos et se garder de faire feu de tout bois en usant d'un maximum de références littéraires pas toujours appropriées.

Langue

Si dans l'ensemble le jury tient à souligner l'effort de construction du commentaire, d'organisation des idées et de cohérence dans le plan, il tient à souligner que les qualités d'analyse ne peuvent être découplées d'exigences légitimes en matière d'expression. Beaucoup de candidats, peut-être emportés par l'élan interprétatif, passent outre la tenue de la langue et le soin qui doit être apporté à la rédaction. Rappelons que la note tient compte de la qualité du commentaire autant que de celle de la langue. Il est indispensable de réserver un temps suffisant à la relecture ; si ce conseil était suivi plus massivement, la qualité linguistique s'en trouverait améliorée, car, si l'on excepte les copies trahissant de graves lacunes grammaticales, une très grande majorité, tout en manifestant de réelles compétences d'expression, manque de rigueur (barbarismes, solécismes, fautes d'accord, gallicismes, calques du français, changement de genre des mots, fautes de préposition...). Le jury conseille aux candidats, qui sont en majorité des non-spécialistes, d'exprimer leurs idées en privilégiant une syntaxe claire, afin de ne pas risquer de commettre et d'accumuler des fautes de langue qui pourraient les disqualifier. Le dictionnaire doit être un précieux allié pour la *rédaction*, et pas seulement pour l'exercice de traduction.

Un dernier mot à propos des copies dites « résiduelles » : le jury est encore et toujours étonné de voir des candidats d'un très faible niveau en espagnol choisir cette langue pour cette épreuve. Ce choix ne doit pas être dicté par la croyance selon laquelle il serait plus facile d'avoir une note correcte dans cette langue plutôt que dans une autre alors qu'on ne maîtrise même pas les bases enseignées au collège. Ces candidats doivent mieux apprécier le niveau d'exigence de cette épreuve au regard de leurs propres capacités.

Traduction

Traduction proposée

Ils entrèrent dans une pièce blanche où trônaient sur les murs trois portraits d'hommes moustachus et solennels : un militaire et deux civils. La femme le pria d'attendre une petite minute. Une lanterne en argent attira son attention. Il lut l'inscription gravée à sa base : « A notre cher maire Marcelino Grande, grand parmi les grands. Son village, Colonie Perdue ».

Une porte se trouvait sur la gauche. Elle s'ouvrit et Marcelino Grande apparut en marchant à grands pas ; une superbe paire de moustaches, blonde comme le reste de sa personne, semblait le devancer. Toño était certain d'avoir déjà vu cet homme. Il comprit aussitôt : c'était un des trois individus dont les portraits se trouvaient dans cette même pièce.

–Bien le bonjour, mon ami, bonjour !– dit Grande d'une voix retentissante. Ma foi, vous n'êtes pas très porté sur les usages. Vous arrivez au village sans venir me voir. Il faut que ce soit les autres qui m'apprennent que se trouve parmi nous un illustre professeur de la ville, à qui je me réjouis de souhaiter officiellement la bienvenue.

–Merci –dit Toño. C'est très exagéré.

–Non Monsieur. Voilà dix-sept ans que je suis maire, depuis la mort de l’honorable et fort compétent Jacinto Portal, paix à son âme, et c’est la première fois que je reçois un visiteur. Comprenez-moi ...

–Certes, certes...

[...] Plusieurs ceintures semblaient brider son ventre. La crosse d’un revolver, d’une taille imposante, dépassait du large ceinturon, au-dessus de la boucle en argent où brillaient ses initiales. Il avait les yeux très clairs et les sourcils épais. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt dix et dépassait les cent kilos.

–La traduction proposée n’épuise pas les diverses options qui s’offraient aux candidats–.

1) *Entraron a una sala blanca en cuyas paredes se destacaban tres retratos de hombres bigotudos y solemnes: un militar y dos civiles.*

Le substantif « *sala* » (« pièce ») peut être ici traduit également par « salle » dans la mesure où il peut s’agir d’un lieu semi-public inscrit au sein de la demeure de Marcelino Grande. « Salon », en revanche, est inexact.

La proposition « *en cuyas paredes se destacaban tres retratos* » a donné lieu, dans sa traduction, à bien des fautes de construction, à des maladroites d’expression et à des solécismes (« ils entrèrent dans une salle blanche dont se détachaient des murs trois portraits » ; « ils entrèrent dans une salle dont les murs étaient blancs et sur lesquels se détachaient » ; « dont les murs (faisaient ressortir / donnaient à voir / mettaient en valeur) les trois portraits »). Le charabia guettait aussi (« dont sur les murs se détachaient »). Quoique la grammaire n’y trouve rien à redire, il était peu heureux de choisir l’option suivante : « sur les murs de laquelle ».

Le verbe « *destacarse* » (ressortir, se détacher) ne pouvait être traduit par « se distinguer » au risque de commettre là un faux-sens.

La restitution de l’adjectif « *solemne* », quant à elle, a donné lieu à quelques errements orthographiques voire à des barbarismes dûment sanctionnés (« solannels », « solemnels »).

Par un effet d’inertie morphologique, la terminaison *-es* du substantif « *civiles* » s’est parfois trouvée répercutée en français.

2) *La mujer le rogó que esperara un minutito.*

L’emploi de la conjonction « *que* » et du subjonctif est obligatoire, dans le discours indirect, après de nombreux verbes exprimant l’ordre, la prière ou le conseil (« *decir* », « *encargar* », « *rogar* », « *persuadir* », « *pedir* », « *escribir* », « *aconsejar* », « *suplicar* », etc.). A cette construction propre à l’espagnol correspond en français l’emploi de la préposition « *de* » suivie de l’infinitif (cf. Bedel, §463). Il importait de le savoir afin de formuler une traduction adéquate de cette phrase. Tout décalque relevait d’une faute dommageable. De même, il s’agissait de ne pas confondre le pronom COD et COI : « lui pria d’attendre » est un solécisme.

Le sens du verbe « *rogar* » (« *Pedir algo a alguien como gracia o favor* ») ne correspond pas à celui du verbe « supplier ». C’était un faux-sens que traduire « *un minutito* » (« un instant », « une petite minute ») par « quelques instants ».

3) *Un quinqué de plata le llamó la atención.*

Le substantif « *quinqué* » (« *Lámpara de mesa alimentada con petróleo y provista de un tubo de cristal que resguarda la llama* ») correspond à notre « quinquet » –terme certes vieilli, issu du patronyme de l’inventeur dudit objet. Le seul mot « lampe » (sous-traduit) péchait par son imprécision sémantique. Il convenait de lui adjoindre le complément « à pétrole », et non pas « à huile » (inexact). « Lanterne » convenait de même.

Si « *plata* » correspond bien à « argent », il était très maladroite de reporter en français la préposition espagnole « *de* » (« d’argent »), à laquelle on préférera « en ». Si cet exemple de décalque, par inertie, n’exposait le candidat qu’à une modeste sanction en terme de points-fautes, c’était le solécisme qui le guettait pour le reste de la phrase s’il n’y prenait garde (« lui attira son attention » ; « lui attira l’attention »).

4) *Leyó la inscripción en la base : “A nuestro querido intendente Marcelino Grande, por ser grande entre los grandes. Su pueblo, Colonia Perdida”.*

Le verbe « *leer* » conjugué ici au prétérit, a parfois été traduit par « lit », semant le trouble quant à la juste appréciation de ce choix (faute de temps ou barbarisme de conjugaison ?).

Quoique les candidats, dans leur majorité, aient maintenu la forme espagnole des noms propres, le jury a accepté leur traduction (« Marcelino Grand », « Marcelin Grand », « Marcelino Le Grand »). Quant aux toponymes, s’il importait de traduire « *Colonia perdida* » par « Colonie Perdue » ou « La Colonie Perdue », au risque de commettre une omission, il convenait de se garder de choix malheureux tels que « Colonie de Vacances » ou « Colonie Errante ».

On restituera le substantif « *intendente* » par « intendant », « maire » ou encore « gouverneur », puisque dans l’espace civil et politico-administratif d’Argentine et d’Uruguay, le terme se rapporte à une fonction publique exercée à l’échelon exécutif des municipalités (« *intendencia* » : « *Órgano superior del gobierno de los municipios* »).

L’adjectif « *querido* » (« bien-aimé », « cher », « estimé » –« intendant estimé » et non « estimé intendant », au risque de commettre une maladresse d’expression) ne pouvait correspondre à « chéri » (faute de registre).

La préposition « *por* », qui recevait ici une valeur causale, ne pouvait être restituée par son analogon français « pour », quoique lui aussi vecteur de causalité. Autrement dit, « (...) pour être grand parmi les grands » était fort maladroit. Le décalque de la préposition espagnole « *entre* » a été dûment sanctionné (« grand entre les grands »). Le terme « *pueblo* » désigne ici non pas le « peuple » mais le « village » – même si le portrait de Marcelino Grande suggère en lui la figure du potentat local et du roitelet.

5) *A la izquierda había una puerta. Se abrió y Marcelino Grande apareció dando unos pasos enormes ; un bigotazo magnífico, rubio como todo él, parecía caminar adelante.*

La locution adverbiale « *a la izquierda* » ne présentait que bien peu d'options de traduction (« à gauche », « sur sa gauche », « à sa gauche »). Le maintien de l'article défini « la » était fautif. Le choix du mot « droite » était bien sûr un contresens, qui parfois fut commis, signalons-le.

Le jury attire l'attention des candidats sur l'importance de la ponctuation : il convenait ainsi de placer une virgule entre « à gauche » et « se trouvait », de même que, quelques mots plus loin, entre « apparut » et « à grands pas ». Ce n'est pas là une faute vénielle, quoique ce modeste signe qu'est la virgule puisse inciter certains à sous-estimer sa fonction et son utilité dans une phrase. C'était se livrer au charabia que décalquer le verbe « *dar* » (« en donnant des pas ») et se montrer maladroit en manquant la restitution idiomatique de l'adjectif « *enorme* » (« de grands pas » et non pas « des pas énormes »). De même il y avait faux-sens à traduire l'article indéfini « *unos* » par « quelques ».

Le substantif « *bigotazo* » est formé par l'adjonction du suffixe augmentatif *-azo* à « *bigote* », suffixe qui n'exprime ici nullement l'idée de coup (comme dans « *portazo* » ou « *latigazo* »). Un « coup de moustache » donné par trahison contrevient au code de conduite des vrais gentlemen. La valeur sémantique – parfois péjorative, mais pas dans le texte qui nous occupe – du suffixe « *-azo* » (cf. Bedel, §52) est délicate à restituer. On peut songer à « une (magnifique / superbe) paire de moustaches », ou « de superbes (bacchantes / bacantes) ». S'épargner ce souci par le choix du seul mot « moustaches » a été sanctionné par le jury.

L'adjectif « *rubio* » correspond à « blond » et non pas à « roux » (contresens).

La traduction du groupe « *rubio como todo él* » a donné lieu à de grandes maladroites d'expression (« blondes (comme lui / comme lui tout entier) ») et à des contresens sur proposition (« blondes (tout comme lui / comme tout le reste) »).

Quant à l'image cocasse de cette imposante paire de moustaches semblant précéder le visage et la personne de Marcelino Grande, elle fut diversement appréciée par les candidats, qui – s'ils firent fausse route – oscillèrent entre le solécisme (« semblait marcher devant »), le contresens (« semblait marcher au-devant de lui ») ou encore la faute de construction (« semblait avancer » où la traduction de l'adverbe « *adelante* » est ici omise). Il ne fut pas rare que certains candidats – afin de rectifier ce qui leur semblait être une incongruité absurde – choisissent de rapporter le verbe « *parecía* » non pas à « *bigotazo* » mais à un sujet « il », prenant ainsi le parti d'une rupture de construction (avec apposition d'une sorte de complément du sujet) : « une magnifique paire de moustaches, il semblait... ». En revanche, le jury – qui accorde des points bonus aux choix de traduction avisés – a récompensé l'option suivante : « semblait ouvrir la marche ».

Le verbe « *caminar* » associé à l'adverbe « *adelante* » pouvait être traduit par « devancer » ou « précéder ». Ce verbe (« *Andar determinada distancia : Hoy he caminado diez kilómetros* » ; « *Ir de viaje* » ; « *Ir andando de un lugar a otro* », « *Dirigirse a un lugar o meta, avanzar hacia él* ») n'a pas la valeur de « cheminer », choix impropre.

6) *Toño tuvo la certeza de que había visto alguna vez a ese hombre.*

La traduction du verbe « *tener* » ici conjugué au prétérit a donné lieu à plusieurs types de fautes : de mode (« eût », sévèrement sanctionnée), de grammaire (« eu », pareillement) ou encore de temps (avait). Le jury attire l'attention des candidats sur ce point important.

La locution « *alguna vez* » ne correspondait ni à « quelquefois » (faux-sens), ni à « quelque fois », ni encore à « quelques fois » (contresens), mais à « une fois » ou, mieux, à l'adverbe « déjà » (il y avait donc redondance à choisir cette formulation : « Toño eut la certitude d'avoir déjà vu une fois cet homme »).

7) *Enseguida se dio cuenta: era uno de los tres individuos cuyos retratos estaban en esa misma sala.*

L'adverbe « *enseguida* » (« *Inmediatamente después en el tiempo o en el espacio* ») – que l'on peut aussi orthographier « *en seguida* » – correspond en français à « tout de suite », « aussitôt », « immédiatement », « sur-le-champ », « soudain ». C'est un contresens que le traduire par « ensuite », « après », « puis » ou encore « par la suite ». « Sur le coup » est familier ; « de suite », un maladresse.

Il y avait un léger solécisme dans ces deux choix de traduction : « il s'en rendit compte », « il se rendit compte », en raison de l'absence d'antécédent. Le jury propose : « il comprit aussitôt ». Il est très maladroit de retenir le verbe « réaliser » qui correspond à un anglicisme dérivé de « *to realize* ». Il y avait une légère sur-traduction dans le choix de « il fit (le lien / le rapprochement) ».

Le candidat commettait une maladresse en traduisant « *era uno de los (...)* » par « il était l'un des (...) ».

La forme conjuguée « *estaban* » (« se trouvaient ») pouvait être restituée en français par « étaient (exposés / accrochés) », « portraits » étant le sujet.

Si, en langue espagnole, l'antéposition ou la postposition de l'adjectif « *mismo* » (lui-même) par rapport au substantif auquel il se rapporte est chose indifférente, il n'en va pas de même en français. Comme le précise Bedel dans sa grammaire (§170b) : « *Mismo* correspond très souvent au français *lui-même* (*elle-même*, etc.) ou à l'adverbe *même* exprimant

l'insistance sur l'identité d'une personne ou d'un objet. *Mismo* peut souligner un nom. Il est alors placé après ce nom ou entre celui-ci et le déterminant, article défini, adjectif démonstratif ou possessif. « *El mismo hombre* » pourra donc signifier « le même homme » ou « l'homme lui-même ». Le sens précis sera donné par le contexte ou le ton de la voix ». Aussi était-il incorrect de traduire « *en esa misma sala* » par « dans la salle même » (contresens) au lieu de « dans cette même pièce ».

8) *¡Salud, amigo, salud! –dijo Grande con voz estrepitosa–.*

Le substantif « *salud* » a ici valeur d'interjection (« Salut ! », « Bienvenu »). Le jury a accordé un bonus d'un point aux candidats pour ce choix avisé : « Bien le bonjour ! », qui restitue correctement l'allant de Marcelino Grande. « Santé ! » relève, bien entendu ici, du contresens, de même que « Enchanté ! ». « Salutations » est une impropiété.

« *Amigo* » ne peut être traduit par le seul mot « ami » (très maladroit) : il convient de le faire précéder de l'article défini ou de l'adjectif possessif (« l'ami » ; « mon ami »).

La préposition « *con* » précède le substantif « *voz* » ne pouvait être décalqué en français (« avec une voix »). Le jury tient à préciser que ce type de faute intéressant le régime prépositionnel n'est pas sanctionné légèrement.

Une large gamme d'adjectifs s'offrait aux candidats au moment de traduire « *estrepitoso* », dérivé de « *estrépito* » (« *Ruido considerable* ; *Ostentación, aparato en la realización de algo* ») : « fracassant », « tonitruant », « retentissant », « éclatant », « claironnant », « résonnant ». Le choix de « puissant » ou de « fort » était une sous-translation. « Assourdissant », à l'inverse, était une sur-translation. Il était, enfin, fort maladroit de se tourner vers l'adjectif « bruyant ».

9) *Vaya que es usted poco formal. Llega al pueblo y no me viene a ver.*

Le mot exclamatif « *vaya* » est très courant dans la langue parlée. Il peut s'employer seul, en tant qu'interjection ou bien introduire une phrase exclamative, ce qui est ici le cas. Il exprime différentes nuances, que Bedel (§310) énumère ainsi : le désagrément, le mécontentement, la déception, la protestation ou l'indignation (« allons ! », « allons bon ! », « quand même ! », « tout de même ! », « mais voyons ! ») ; la pitié, la compassion, l'encouragement (« allons ! », « allez ! ») ; ou encore la surprise, l'admiration (« eh bien ! »). On notera, au passage, que, suivie de la conjonction « *si* », cette interjection permet de souligner l'évidence d'une affirmation. Il s'agissait, pour la phrase qui nous occupe, de correctement comprendre l'indignation rouée de Marcelino Grande. On pouvait donc accepter : « eh bien ! », « dites donc », « voyez-vous ça », « ça alors ». En revanche, envisager cette interjection dans sa valeur littérale (à savoir le subjonctif du verbe « *ir* ») revenait à s'exposer à un contresens sur proposition : (« qu'il aille (...) », « venez (...) »). « Allez » était quant à lui bien trop ambigu. Le jury propose les options suivantes : « Vous n'êtes pas très à cheval sur les (usages / principes / convenances) », « Ma foi, vous n'êtes pas très porté sur les usages », « Ma foi, vous ne faites pas dans les formalités », « On peut dire que vous n'avez pas le sens des usages ».

cette phrase, à valeur exclamative, a trahi bien des fois une inclination courante chez les candidats au simple décalque : « vous êtes peu formel », « vous n'êtes pas très formel ». Il est parfois arrivé que « *poco* » soit traduit fautivement par « un peu ».

Dans certaines copies, le verbe « *llegar* », conjugué ici à la troisième personne du singulier, ne fut pas rapporté à son sujet légitime : l'instituteur Toño. Un pronom « il » fut alors absurdement introduit (« il arrive au village »). C'était là un contresens sur proposition. Si cette interprétation était poursuivie dans la copie, le jury ne la sanctionna qu'une seule et unique fois, bien entendu.

10) *Tengo que enterarme por los demás de que se encuentra entre nosotros un eximio maestro ciudadano a quien me complazco en darle oficialmente la bienvenida.*

On pouvait traduire le début de cette phrase de l'une ou l'autre de ces façons : « Il faut que ce soit les autres qui m'apprennent que », « Je dois m'informer auprès des autres que (...) », « C'est par les autres que je dois apprendre que (...) » En revanche, il était fort maladroit de retenir cette option : « Je dois m'informer par les autres que (...) ». « J'ai l'obligation de » était un flagrant contresens.

Le substantif « *maestro* » correspondait ici à « instituteur », « maître d'école », ou encore « professeur ». Le seul mot « maître » était une maladresse, et maintenir « *maestro* », un contresens.

Le mot « *ciudadano* » était ici adjectif au substantif en qualité d'adjectif. Il fallait le comprendre ainsi : « *natural o vecino de una ciudad* » (« de la ville », « venu de la ville », ou à la rigueur « citadin »). « Urbain » était un faux-sens et « citoyen », un contresens.

Si Marcelino Grande assoit aussi son autorité sur une phraséologie ampoulée, il importait aux candidats de respecter la correction grammaticale de leur traduction. A combien de solécismes le jury n'a-t-il pas été confronté ! (« à qui j'ai l'honneur de lui souhaiter », « à qui je me (plais / complais) de »). La traduction de « *complacer* » par « plaire » était maladroite.

11) *Gracias –dijo Toño–. No es para tanto.*

A travers la formule « *no es para tanto* », on veille à ramener une situation à sa juste appréciation, sans emphase. Dans le cas qui nous occupe, l'instituteur déjoue la flagornerie de Marcelino Grande par une humilité tactique. On pouvait se tourner vers des traductions telles que : « Vous en faites trop », « Vous exagérez » ou encore « C'est trop d'honneur ». En revanche, il était très maladroit de retenir les choix suivants : « Il ne fallait pas se donner tant de mal », « Ce n'est pas la

peine », « Ce n'est pas grand chose », « Cela n'en vaut pas la peine ». « Ce n'est rien » est un contresens, puisque Toño n'est pas en train de minimiser courtoisement un effort auquel il aurait consenti afin de donner satisfaction à Marcelino Grande. Il était légèrement impropre de restituer la formule qui nous occupe par : « Il ne fallait pas » ; « Il ne fallait pas vous donner tant de mal » ; « Il ne fallait pas en faire autant » ; ou encore « Il n'en fallait pas tant ». Quelques copies n'ont pas pris garde au charabia (« Ce n'est pas autant »).

12) *No señor. Soy intendente desde hace diecisiete años, cuando se nos murió el benemérito y eficiente Jacinto Portal, que en paz descanse, y ésta es la primera vez que recibo a un visitante. Compréndame...*

Il était très maladroit de répercuter en français (« quand nous est mort ») la formule grammaticale espagnole « *cuando se nos murió* », qui introduit ce que l'on appelle un datif d'intérêt et correspond à une tournure appartenant à la langue parlée. « L'espagnol adjoit souvent au verbe un pronom personnel COI soulignant l'intérêt que portent à l'action la ou les personnes désignées par ce pronom. Le français sera souvent impuissant à rendre cette nuance » (Bedel, §114a).

L'adjectif « *benemérito* » (« *Digno de galardón* ») pouvait être restitué en français par « l'estimé », « l'estimable », « le vénérable », « l'émérite », « l'éminent » ou encore « le fort méritant » (et non pas « le bien méritant » (calque), « le bienméritant » (barbarisme), ou encore « le méritant » (sous-traduction »)).

L'adjectif « *eficiente* » (« *Que tiene capacidad de disponer de alguien o de algo para conseguir un efecto determinado* ») ne correspondait pas au terme « efficient » qui relève d'un anglicisme jugé abusif par le dictionnaire *Le Robert*.

L'incise « *que en paz descanse* » ne pouvait être envisagée comme une relative (« qui se repose en paix ») : c'était là un contresens sur proposition. Il était très maladroit de se tourner vers la tournure « qu'il demeure en paix ».

13) *Claro, claro...*

« *Claro* » n'est pas ici adjectif mais adverbe (« *Ciertamente, sin duda. Expresión de asentimiento o confirmación* »). On le traduira par : « Bien sûr », « Bien, bien ». « D'accord » relève ici d'un faux-sens. « Clairement » est une traduction fort maladroite ; et « Oui », une sous-traduction.

14) *La panza parecía contenida por varias fajas.*

Comme il est rappelé dans la grammaire Bedel (§114b), « l'espagnol –si cela ne nuit pas à la clarté de l'énoncé– exprime souvent la possession en employant, devant le substantif, un simple article défini au lieu d'un adjectif possessif ». Il s'agit là d'un emploi idiomatique qui réclame donc que « *la panza* » soit traduit par « sa panse » (ou « son ventre »). Le maintien de l'article est un calque fautif.

Le participe passé « *contenida* » associé au substantif « *fajas* » (« *Tira de tela o tejido con que se rodea el cuerpo por la cintura, dándole una o varias vueltas* ») a suscité la perplexité de bien des candidats. Au près des membres du jury, consigne a été passée de marquer de l'indulgence dans l'évaluation des traductions, pourvu qu'elles soient cohérentes et respectent le sens de la phrase souche. Le jury tient à signaler que les choix de certains candidats trahissent un esprit ne se laissant guère effaroucher par les mises en garde que le bon sens doit pourtant leur adresser quand ils s'appêtent à valider une traduction relevant du délire imagé. Ce fut ici le cas.

15) *La culata de un revólver de considerable tamaño aparecía sobre el ancho cinturón, a un costado de la hebilla de plata en la que relucían sus iniciales.*

La « *culata* » désigne la crosse d'un revolver (ou « revolver », les deux orthographes étant admises), et nullement le « manche », la « poignée » (faux-sens), ni la culasse (faux-sens puisque le terme désigne l'extrémité postérieure du canon d'une arme à feu), ni la « gâchette » (faux-sens). Le « culot » est évidemment un contresens.

Il convenait de correctement traduire le verbe « *aparecer* » auquel est ici adjoit la préposition « *sobre* ». « Apparaissait sur » était inexact, de même que « sortait de ». « Dépassait sur » était une grave infraction au régime prépositionnel, avec retrait immédiat de points.

Le substantif « *cinturón* » correspond à « ceinturon » et non à la simple et générique « ceinture ».

La locution prépositionnelle « *a un costado de* » a troublé de nombreux candidats. Elle peut être traduite par « à côté de » (ou encore « au-dessus de »), et non par « sur un côté de », « d'un côté de » (maladroite). « A un côté de » relève du charabia.

Si le candidat avait précédemment traduit « *de plata* » par « d'argent », cet emploi très maladroit de la préposition « de » a été sanctionné une fois pour toutes, et non deux. Que chacun soit rassuré sur ce point.

Il est parfois arrivé que la forme conjuguée « *relucían* » soit traduite par « brillait ». Le jury tient de nouveau à rappeler aux candidats la fréquence des fautes d'accord verbal dans les copies. Combien de participes passés ne sont pas accordés en genre et en nombre au terme auquel ils se rapportent ! Ce sont là des points perdus par distraction. Nous suggérons aux candidats de relever, à la fin de leur traduction, tous leurs participes passés français –le plus scolairement possible, et aussi rébarbatif que cela puisse paraître– afin de s'assurer méthodiquement de leur accord. Nous les incitons à faire de même avec les formes conjuguées du verbe « avoir » souvent malmenées, surtout au subjonctif présent.

16) *Sus ojos eran muy claros y sus cejas tupidas. Mediría un metro noventa y sobrepasaba los cien kilos.*

L'adjectif « *tupidas* », qualifiant ici les sourcils de Marcelino Grande, pouvait être indifféremment traduit par « fournis », « denses », « épais » ou encore « touffus ». Il y avait contresens à se tourner vers « rapprochés », « serrés » ou « compacts ».

Le verbe « *medir* » (« mesurer ») est ici conjugué au présent du conditionnel. Il faut ici signaler une parenté entre ce temps et celui du futur dans l'expression de la conjecture ou de la probabilité (cf. Bedel, §440a). Il convenait donc de traduire « *mediría* » par « il devait mesurer » et non par « il mesurerait » ou encore « il mesurait » (la nuance d'hypothèse n'étant pas ici restituée).

Les chiffres étant écrits dans le texte en toutes lettres, il y avait refus de traduction à les reporter en chiffres arabes.

« *Sobrepasar* » (« dépasser ») ne correspond pas aux verbes « surpasser » ou « outrepasser ».

Il faut ici rappeler que le numéral cardinal français « cent », lorsqu'il n'est pas précédé d'un multiplicateur, ne porte pas de -s final.